



L'île des anamorphoses
seconde version de Maud Scarpatti
Couleur des vents

Arcachon, le 30 septembre 2016,

Cher Ami,

Voici le texte relatant des exploits de jeunesse dont vous m'avez assuré que cela vous serait utile dans le cadre du scénario sur lequel vous travaillez actuellement. J'en doute. Mais chose promise...

La grosse psyché qui trônait, impériale, dans la chambre maternelle renvoyait notre image riieuse. Des pas dans l'escalier et c'est dans l'armoire dont il fallait tenir la porte refermée du bout du doigt, l'oreille guettant la fin de l'alerte, que s'éteignaient nos rires.

Dans le calme revenu, un battement de cils signifiait qu'à cet instant il était possible de filer silencieusement pour échapper à l'odeur tenace des sachets de lavande. Nous glissions furtivement vers le jardin, enhardies par l'exploit de n'avoir pas été découvertes. Pour tromper la vigilance parentale, le cèdre accueillait dans ses branches robes de vichy et socquettes blanches que poissait par endroits sa résine odorante.

La rugosité de l'écorce, petites langues dissemblables façonnant un puzzle géant sur le tronc et les branches, aux dessins à la fois simples et tarabiscotés, teintés de gris, de marrons rougissants, d'ocres variés où se glissaient ici et là de minuscules mousses verdoyantes, ajoutait au bonheur de l'observation du monde qui occupait des heures entières les journées ensoleillées.

Nous tirions notre complicité de notre ressemblance, de nos habitudes communes, de nos désirs semblables. Du vouvoiement parental en vigueur dans la famille, nous venait une indifférenciation infiniment satisfaisante.

Chaque vacances nous ramenait à l'île d'Yeu où s'accomplissaient nos rituels pour détourner l'attention des adultes. Galops libertaires dans les pins à l'affût du moindre



ravissement. Écureuil s'élançant de la canopée, asperges sauvages sagement cachées dans les sous-bois, mulots pressés de rejoindre un gîte. Contemplation sans fin. Communion intime. N'être plus personne. Barboter dans l'infini. Grand ou petit. C'était notre enchantement.

Dérobées aux regards dans les taillis aux épais feuillages de verts nuancés et ondoyants, en avons nous vu passer des chasseurs de champignons, des serments éternels et des étreintes fugaces ! De l'île à portée de vélo rien n'échappait au regard attentif et curieux que nous déployions.

Notre connaissance du monde se gonflait de nos découvertes, enrichissait notre encyclopédie intime, assemblage hétéroclite en constante évolution. Un monde baroque s'organisait sous nos yeux, témoins privilégiés d'une permanente, rémanente et intemporelle décomposition et recomposition.

Nous rentrions silencieuses encore. Aux étrangers de passage, invités à partager tables ou conversations, on disait que le mutisme a du bon, rien n'étant plus incommodant que des enfants bavards bavant des incongruités d'un air satisfait.

Quelle raison subite précipita une décision maternelle qui, brisant une routine faite de tables de bridge hebdomadaires où opéraient les meilleures lames d'amis parisiens, nous expédia à l'île d'Yeu ? Février nous y engloutit dans le vent et le brouillard. L'île entière semblait s'ingénier à nous capturer vivants mais reclus. Embruns et bourrasques hurlantes fouettaient les vagues qui bondissaient sur les rochers, étranglaient le haut des récifs, mouchaient le sable d'une écume baveuse et retournaient avec une joie furieuse dans le giron de l'océan.

2

Nos nuits furent peuplées de naufrages effrayants dont l'imminence supposée faisait fuir le sommeil tandis que, tel un démiurge, Poséidon s'attelait fermement à la tâche. La tempête souffla puissamment, assommant les bateaux dans le port, violant les toitures défraîchies, fracassant les arbres meurtris.



Ma mère, si maîtresse d'elle-même dans le micro monde de ses habitudes, sembla regretter de n'avoir pas sous la main un autel des ancêtres où sacrifier aux mannes de ses aïeux pour la protection des siens et en vint – presque – à présenter des excuses pour un choix si peu judicieux et si peu conforme à ses propres traditions.

En accord avec la lune, le carnage dura plus d'une grosse semaine, nous laissant étourdis, engourdis et inquiets du silence enfin revenu. Une sortie évaluatrice de ce désordre météorologique régala nos yeux de couleurs inédites. L'eau grognait encore mais elle ne mordait plus. Le ciel avait répudié le vent, toutefois une lumière encore farouche démentait un apaisement complet.

Ces presque quinze jours nous parurent cent. Nous mesurâmes la dureté de la réclusion subie à notre brusque appétit de sorties freiné par une angoisse sourde sitôt franchies les limites de notre territoire familial. L'ogre semblait pouvoir revenir aussi brusquement qu'il était venu.

Une boîte renfermant tubes de peinture à l'huile et pinceaux fut le cadeau pour avoir atteint sans encombre l'âge de treize ans. Sans doute une idée de ma mère qui se piquait de peinture. Elle aquarellait. L'huile lui avait sans doute paru ne promettre aucune concurrence pernicieuse.

Le grenier devint un refuge commode pour étaler tout un sabir de couleurs. L'expression des sentiments s'intensifiait dans les sombres, se laisser aller à la rêverie dans les pastels, aboyait dans les terres de Sienne. Le discours s'écrivait abstrait ou hyper réaliste, giclé ou méticuleux. Tout à tour classique, novateur, allégorique, très... personnel et pour tout dire, inclassable.

Cette soudaine frénésie de repli dans les combles succédant aux précédentes échappées forestières n'échappa à personne. Pas davantage que les discussions et les querelles sans fin pour étayer ou justifier des choix pigmentaires. De contemplatives, nous étions devenues chromophages.



Nous faisons un usage immodéré de tout et notamment du bleu. Un bleu dense, brut presque violent. Du rouge, nous ne retenions que ses formes les plus riches : le feu, le sang, le pourpre. Les verts étaient les plus instables, turbulents, intenses et lumineux. Le jaune se ponctuait d'or ainsi rendu plus riche et plus fécond.

Les pinceaux se relayaient sans fin, décrivant, arbitrant, définissant, obstruant, révélant, dans une logorrhée graphique extravagante qui semblait n'avoir aucune limite.

Mais ce fut moins cette indécente et soudaine boulimie chromatique qui alarma que les bruits de voix, les rires et les cris qui se percevaient désormais dans toute la maison depuis le grenier. Une humeur orageuse et lourde se mit à régner.

Une lettre inquiète fut dépêchée au médecin de famille qui ne vit là qu'une adolescence, certes atypique, mais certainement féconde à terme. L'art est un don, n'est-ce pas ! Une autre fut expédiée à un illustre exégète dont la vaste érudition avait accouché d'une thèse sur les choix des plus grands peintres en matière d'harmonies picturales.

Dans une longue lettre à ma mère, l'ami sollicité s'enthousiasma, commenta d'abord le bleu. La Vierge en était le meilleur promoteur. C'était le sacré, le divin. Une forme de mélancolie romantique aussi. Wertherienne, naturellement.

Puis, il s'attaquait au rouge. Fascinant et brûlant, immoral parfois. Insistait sur la chimie du rouge, terriblement efficace. Le rouge vif comme une marque de puissance transgressive. Quant au vert, il y voyait l'immaturation mêlée à la vigueur, y ajoutant une pointe de permissivité.

Le jaune pouvait être associé au déclin, à la maladie, à la tromperie, à la tristesse, à l'automne. Mais dans le cas présent, réchauffé d'or, il devenait soleil, lumière, chaleur, énergie et joie.

Il n'en tirait aucune conclusion concernant les œuvres qui envahissaient peu à peu l'espace et consternaient ma mère. Devant cette avalanche de qualificatifs dont rien de



fiable au regard de la situation ne pouvait être tiré et d'une production à l'expansion exponentielle, il fut entendu qu'un psychiatre serait consulté.

À cette époque, nous habitons Paris. La liste des spécialistes conseillés par les amis et la proche famille prit rapidement des allures de bottin mondain. Chacun connaissait « le » spécialiste à consulter, celui qui, seul, résoudrait cette absurde et délicate compulsions névrotique. Ma mère, dont l'inventivité parfois loufoque et excessive n'était pas le moindre défaut, ne sachant auquel me vouer, ferma les yeux et fit glisser son index sur la liste. L'heureux gagnant s'appelait Hubert Grignard. Il ne nous fit pas plus d'une séance, son teint abondamment couperosé n'ayant pas plaidé en sa faveur.

L'angoisse monta d'un cran. Ma mère s'horripilait de cette excentricité irréfutable et incompréhensible qui s'enkystait dans une pléthore dévorante sans possibilité de canalisation, rétive à toute contrainte et dont l'excédence algorithmique frisait dangereusement une forme d'aliénation qui se banalisait au quotidien. Originalité oui. Excentricité non. La différence était d'une taille envahissante pour toute famille bien formatée jugeant qu'il s'agissait là d'une forme d'hystérie paroxystique, sans doute hormonale puisque adolescente, inexcusable quand bien même.

Le suivant pioché sur la liste fut le D^r Milhau. Armé de tests et de plusieurs séances, il plaida un cas de schizophrénie et conseilla de m'interner – provisoirement, cela allait sans dire, n'est-ce pas chère Madame – dans une clinique dont le directeur se trouvait être un sien parent en qui il avait pleine et entière confiance quant aux méthodes thérapeutiques à mettre en œuvre. Drapée dans une dignité outragée, ma mère trancha. Aucun malade mental, psychotique de surcroît, dans notre famille, Monsieur. Elle claqua la porte, dans une de ces sorties théâtrales auxquelles la famille était accoutumée et nous en restâmes là. Exit le D^r Milhau.

Une pause dans cet intermède médical s'avérait nécessaire pour mieux cerner la problématique. Pinceaux et couleurs m'ayant suivie à Paris, j'encombrais ma chambre d'œuvres colorées comme une forcenée à la tâche dès qu'une minute m'était donnée. Cette compulsions frénétique donna rapidement le tournis à ma mère excédée autant par



cette abondante production chromatique que par cette voix qui commentait, discutait, défendait, arguait, ordonnait.

En désespoir de cause j'atterris chez Françoise D. D'emblée, j'ai aimé le contact de ses yeux. Ils vous regardaient sans attente particulière, vous souriaient calmement dans un visage plein d'une rondeur apaisante. Au fil des séances, je sentis monter la confiance. En elle d'abord.

À ma mère, elle a demandé des détails sur sa grossesse. Obstétrique et psychologie. Ma mère confia une intimité jamais révélée. Un flux de sang avait nécessité une hospitalisation. Elle avait cru perdre l'enfant qu'elle attendait. Une petite fille pourtant était née. À terme. Mais sa jumelle n'avait pas eu cette chance. Le rouge sang l'avait emportée.

Au terme de cette route faite de paroles échangées, de peurs, d'acceptations, de renoncements, j'ai libéré mon autre, ma moitié complémentaire. Libres nous étions.

Vous vous souvenez de ma mère, n'est-ce pas, même si vous l'avez peu connue ? Pragmatique et directe. Elle n'était pas vraiment portée sur la philosophie existentielle, moins encore sur la psychanalyse qui, pour elle, sentait un peu le souffre. Cependant, alors que cessaient mes discussions à haute voix, sans que d'ailleurs je cesse totalement de parler intérieurement à ce double manquant et que ma frénésie picturale se canalise avec le succès que vous savez, ma mère de son côté parut comme libérée d'une faute supposée.

De schizophrénie il ne fut plus jamais question à la maison. Toutefois, ostensiblement tournée vers la religion au fil des ans, ma mère alla brûler un cierge à Saint-Honoré d'Eylau pour que mon inspiratrice ne me quitte jamais tout à fait. Elle en était convaincue lorsqu'elle s'est éteinte.

Tout ceci vous expliquera – peut-être – pourquoi nous partons le mois prochain en famille nous installer définitivement à Milos, tout près d'Apollon. Oublier Paris, surtout



Yeu et même Arcachon. Nous avons tout vendu à des amateurs insouciants affamés de grand air.

Je ressens définitivement, impérieusement devrais-je dire, le besoin vital du bleu de la mer et du ciel : cobalt intense, bleu de Sèvres, de Prusse... Outremer... Bleu espace. Volets bleus sur la chaux blanche. Encadrements de portes jaune de Naples et taches de géraniums rouge minium aux longues tiges et feuillage vert cinabre.

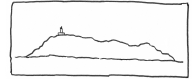
J'ai besoin désormais de cette contemplation toute en distance et attractivité sereine. Jamais pourtant je ne me baigne. L'idée même de m'engloutir pour le plaisir dans les bras de la mer m'est absolument insupportable.

Voilà, très cher Ami, le court récit que vous m'avez demandé, faites-en bon usage, il n'est pas dans mes habitudes de me répandre ainsi sauf dans mon domaine de prédilection, vous le savez !

Et s'il vous reste un peu de temps entre deux avions, deux trains et trois réceptions, venez nous rendre visite, Monsieur l'oublieux ! J'expose – plus pour très longtemps – à la galerie des Quatre Vents de Bordeaux. Vous trouverez l'adresse sur le carton joint.

Je vous embrasse et vous espère plus que je ne vous attends.

Guillemette de Malemert



Milos, le 31 août 2018,

Très cher Ami,

Merci de m'avoir expédié le scénario du film que vous allez tourner au printemps ; je ne sais que penser du personnage féminin dans lequel je retrouve des éclats de ma propre histoire. Mais je suis sensible au choix de l'actrice prête à l'incarner.

Guillemette de Malemert

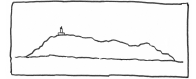
Paris Match – 7 février 2019

Une œuvre de Miette de Malmer a été vendue en salle des ventes la semaine dernière. Cette œuvre a largement dépassé son estimation qui restait dans la fourchette des prix attribués généralement à cette artiste, coloriste de talent, situant sa peinture dans le mouvement, avec souvent une dimension onirique propre à une forme de surréalisme revisité.

Pourtant, *La Délivrance de la mer* fait aujourd'hui parler d'elle pour une autre raison. Éclipsée lors de son exposition en 2010 à la galerie parisienne Vencourant par une œuvre majeure de l'artiste, elle révèle une part jusque-là voilée et méconnue de la personnalité de son auteur. C'est du moins l'opinion de Jean Desplanche, professeur d'histoire de l'art à Lyon et ami du commissaire priseur, M^e Joseph Vaillant, qui a analysé le tableau.

À la question : « Dîtes-nous ce qui vous a frappé au premier regard et qui semble avoir d'emblée échappé à tant d'autres », Monsieur Desplanche répond avec enthousiasme :

« En effet. Cette toile montre une palette de couleurs où dominant les bleus vibrants d'une gigantesque vague qui s'enroule avant d'exploser dans une virtuosité de projections écumantes de blancs nacrés, dégageant des fonds sablonneux fragmentés par la lumière en décomposition. Le mouvement d'enroulement paraît se dédoubler en deux



bras, dont l'un semble tenir une tête grimaçante à moitié immergée, tandis que l'autre pointe du doigt une descente imposée. Une chevelure de Gorgone se lit dans l'aspersion écumante qui se penche en avant, elle semble vouloir engloutir la minuscule tête que l'on ne peut deviner qu'en se décalant légèrement sur le côté du tableau. En arrière-plan, se découpent des îlots sur un ciel dont le calme s'oppose à la violence de l'eau. C'est réellement une œuvre magnifiquement subtile qu'il convient de regarder avec une attention décalée, et je suis heureux d'avoir contribué à faire reconnaître la valeur picturale et émotionnelle qui s'en dégage ».

Paris – 13 février 2019 – 14h28 – dépêche AFP

« Miette de Malmer, peintre talentueux reconnue pour sa palette de couleurs, vivantes, intenses et lumineuses, née Guillemette de Malemert, a disparu dans l'archipel des Cyclades au cours d'une sortie en mer alors qu'elle se trouvait seule sur le bateau familial. Des conditions météorologiques particulièrement mauvaises ces derniers jours, n'ont pas permis pour l'instant de retrouver le corps. Les recherches se poursuivent. »